

Rwanda: après l'enfer...

Rescapée du terrible génocide de 1994, Jeanne d'Arc Pellissier-Umugwaneza coule des jours heureux à Sierre. Un bonheur qui ne l'empêche pas d'être solidaire et fidèle à ses origines en lançant une association d'entraide destinée aux mères veuves et séropositives.



Rendez-vous a été pris devant la gare de Sierre, où Jeanne d'Arc Pellissier-Umugwaneza attend en double file. Nul ne peut imaginer, en rencontrant cette jeune femme souriante, qu'elle a vécu le génocide rwandais il y a dix ans. Très «nature» et chaleureuse, elle tend la joue pour une bise avant de démarrer illico. «C'est petit ici, comme un village, je m'y sens plus à l'aise que dans les grandes villes», commente-t-elle tout en conduisant.

De Genève notamment, Jeanne ne conserve pas un bon souvenir. C'est là qu'elle a atterri en juin 1994, fuyant les massacres de son pays. Traumatisée et paranoïaque, tout ce qui porte un uniforme lui flanque la frousse, les militaires, la police... «Un jour, j'ai couru me réfugier dans une cabine téléphonique parce qu'un Africain me regardait avec insistance. Je n'ai même pas pensé qu'il pouvait chercher simplement à me draguer...»

Après Genève, cap sur Fribourg. «Au départ, je voulais retourner au Rwanda. Mais lorsque j'ai su que ma famille avait été décimée (quarante personnes en tout dont ses parents et ses frères, ndlr), j'ai demandé l'asile.» Jeanne apprendra par la suite que deux de ses sœurs ont survécu.

En Suisse, Jeanne commence par panser ses plaies elle-même, refusant l'aide d'un psychologue. «Je voulais faire mon deuil toute seule.» Elle va ensuite déménager à Sierre, où elle exerce sa profession dans une clinique. Mariée depuis 2000 avec un Helvète qui lui a donné deux beaux garçons aujourd'hui âgés d'environ 2 ans et 9 mois, elle savoure avec délice son bonheur tranquille.

### Une violence inouïe

Née en 1969, Jeanne a grandi à Kibungo, au sud-est du Rwanda, au sein d'une famille nombreuse et unie. D'abord institutrice, elle quitte ensuite sa région d'origine pour aller faire un stage d'infirmière et se retrouve à proximité de Kigali, la capitale, dans un dispensaire tenu par des sœurs suisses. Six mois plus tard, le 6 avril 1994, débute le massacre des Tutsis par des Hutus extrémistes. Un drame d'une violence inouïe, qui fera, durant une période de trois mois, près d'un million de victimes, pour la plupart assassinées à l'arme blanche.

Pour échapper aux meurtriers, les stagiaires et les religieuses du dispensaire s'enferment dans une «grande maison tenue par des Italiens». Dehors, c'est le chaos, un cauchemar indescriptible. «Les gens s'entre-tuaient autour de nous. On entendait toutes sortes de bruits, des cris d'enfants, des meuglements de vaches, des exécutions, des maisons qui brûlaient... Il y avait comme un énorme vacarme de tuerie.»

Le 16 avril, la maison qui abrite Jeanne est investie par des Tutsis tentant d'échapper à leurs agresseurs. «Ils étaient environ 15 000, je ne sais pas exactement.» A la fin de cette journée d'épouvante, il ne restera qu'une poignée de survivants, dont la jeune

## FEMINA 2004

femme. «Les génocidaires ont fait deux groupes, ceux qui devaient mourir et les autres. J'étais parmi les premiers. Je leur ai demandé pourquoi ils voulaient me tuer. Mon innocence les a surpris, ils m'ont dit: «Ah, bon, tu n'es pas Tutsie?» J'ai répondu que je ne voyais pas en quoi ça constituait un motif. Finalement, nous les avons aidés à transporter ce qu'ils avaient volé et ils nous ont laissé la vie sauve.»

Quelques semaines plus tard, Jeanne vit un second épisode tout aussi atroce à Gitarama, ville située à quelques dizaines de kilomètres de Kigali, où elle travaille avec les sœurs hospitalières de Fribourg dans un camp de réfugiés. «Il y avait 20 000 personnes qui vivaient sous la pluie, mouraient de faim et subissaient des massacres du matin au soir.» Lorsque les tueurs arrosent les lieux avec de l'essence afin d'y bouter le feu, Jeanne est justement en train de se rendre au travail. «Quand on a vu ce qui se passait, on a fait marche arrière.»

Débuta alors une fuite éperdue vers le Zaïre, à pied, sans papiers d'identité ni bagage, en compagnie de religieuses et d'autres stagiaires comme elle. L'horreur les poursuit tout au long du chemin, «les Hutus tuaient des gens à coups de pied, de pierre, les jetaient dans les rivières». Jeanne échappera miraculeusement à toutes ces exactions et finira par parvenir au Zaïre, où elle obtiendra un visa pour la Suisse.

### Un fantôme du passé

Dans sa nouvelle vie en Helvétie, elle n'oublie pas les siens restés au pays. «Je me suis longtemps demandé comment leur venir en aide. J'étais enceinte de mon premier enfant lorsqu'une femme originaire de Kibungo m'a contactée. J'ai eu l'impression qu'un fantôme surgissait du passé.» Les retrouvailles sont pourtant joyeuses, Jeanne accueille sa compatriote sous son toit durant une semaine. «Au moment de partir, elle m'a avoué sa séropositivité. J'ai beaucoup pleuré, mais elle m'a dit qu'elle n'était pas à plaindre puisqu'elle habitait en Europe et pouvait donc bénéficier de médicaments.»

A partir de là, Jeanne se documente et découvre avec horreur que durant le génocide des tueurs ont violé des femmes après avoir assassiné leur époux, leur transmettant le virus HIV et les laissant seules avec leurs enfants. Sur son initiative, une association a donc été créée afin de venir en aide à certaines d'entre elles. «Avec mon mari et des personnes de bonne volonté, nous avons choisi de secourir les veuves qui ont la charge de trois enfants et plus. Il fallait bien fixer un point de départ.»

Baptisée «Aujourd'hui c'est moi», l'association espère dans un premier temps récolter assez de fonds pour prendre en charge le suivi médical d'au moins cinq femmes dès décembre prochain, en collaboration avec des médecins installés sur place. «Grâce aux médicaments, elles pourront élever leurs enfants le plus longtemps possible.» En attendant d'accomplir son projet, Jeanne vaque à des obligations plus immédiates. En ce moment, c'est Chrys, son petit dernier, qui lui tend impatiemment les bras dans son berceau...

Association «Aujourd'hui c'est moi», BP 15, 3960 Sierre.  
Internet [www.acmoi.org](http://www.acmoi.org), e-mail [infos@acmoi.org](mailto:infos@acmoi.org).

---

Sandra Andrade